

FÉDOR  
DOSTOÏEVSKI

ŒUVRES ROMANESQUES  
1859-1864

Le Rêve de l'oncle  
Le Bourg de Stépantchikovo et sa population  
Humiliés et offensés  
Les Carnets de la Maison morte  
Une sale histoire  
Notes d'hiver sur impressions d'été  
Les Carnets du sous-sol  
Le Crocodile

Traduction du russe, avant-propos et notes  
d'André Markowicz

“THESAURUS” *ACTES SUD*

*Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.  
Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.*

# LE RÊVE DE L'ONCLE

(Extrait des annales mordassoviennes)

roman

Titre original :  
*Diadiouchkin son*

© ACTES SUD, 1999  
pour la traduction française

## AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Dostoïevski se remet à écrire (c'est-à-dire à rédiger jour après jour) un an après sa sortie du bagne, alors qu'il sert comme soldat (même si ses supérieurs ne lui imposent pas toutes ses obligations de service) et qu'il vit dans des conditions qui sont à la limite du supportable. Le 18 janvier 1856, il écrit à son ami Apollon Maïkov : "J'ai, en plaisantant, commencé une comédie, et, en plaisantant, j'ai imaginé tellement de situations comiques, tellement de personnages comiques, et mon héros m'a tellement plu que j'ai abandonné la forme de la comédie, même si j'y parvenais, en fait pour le plaisir de pouvoir suivre le plus longtemps possible les aventures de mon nouveau héros, et de pouvoir rire de lui. Ce héros n'est pas sans rapport avec moi. Bref, j'écris un roman comique, mais, jusqu'à présent, je n'ai écrit que des épisodes séparés – j'en ai écrit assez, et, maintenant, je les raboute tous dans un ensemble."

Cette lettre a donné lieu à des pages et des pages de glose : d'abord, il est caractéristique que, dans la misère dans laquelle il se débat jour après jour, et après les épreuves du bagne, Dostoïevski se lance dans des romans comiques, genre qu'il n'avait encore quasiment jamais exploré. Et puis, les interrogations des spécialistes sont nombreuses : de quel roman s'agit-il ? en avons-nous gardé trace ?

Il semble que *Le Rêve de l'oncle* et *Le Bourg de Stépantchikovo et ses habitants* soient, du moins dans le projet initial de Dostoïevski, deux moments d'une même fresque. Nous savons qu'il écrit à son frère, le 18 janvier 1858 (deux ans, exactement, donc, après la lettre envoyée à Maïkov) : "[...] dans mon grand roman, il y a un épisode, complètement achevé, qui est bien en tant que tel, mais qui nuit à l'ensemble. Je veux l'extraire du roman. Ça fait le volume des *Pauvres Gens*, mais le contenu est comique. Certains personnages sont pleins de fraîcheur." – Il y a tout lieu de penser que cet "épisode" est *Le Rêve de l'oncle*.

Le travail sur “l'épisode” avançait pourtant très lentement, comme en témoigne une lettre à son frère du 13 décembre 1858, c'est-à-dire presque trois ans après la première lettre à Maïkov : “Je te faisais savoir en octobre que, le 8 novembre, je t'enverrais mon récit sans faute. Mais nous voilà déjà en décembre, et le récit n'est toujours pas fini. Il y a tant de raisons qui m'empêchent. Ma santé, mon humeur, et l'abrutissement provincial, et, surtout, mon dégoût pour cette nouvelle. Elle ne me plaît pas.”

La vie de Dostoïevski est, de fait, pour le moins chaotique au cours de ces années. Sans même parler de ses obligations militaires, ses crises d'épilepsie se sont intensifiées, et sa passion, puis son mariage avec Maria Dmitrievna Isaïeva, qui souffre de tuberculose, le rendent incapable de travailler pendant des semaines entières.

*Le Rêve de l'oncle* est pourtant envoyé à Kraïevski en janvier 1859, et paraît dans le numéro de mars de la revue *La Parole russe (Rousskoïé slovo)*.

Au moment où Dostoïevski écrivait *Le Rêve de l'oncle*, les satires de la province avaient une tradition très riche dans la littérature russe, depuis Gogol jusqu'aux *Portraits de la province* de Saltykov-Tchédrine. Mais les éditeurs de l'édition académique (t. II, p. 511-513) insistent surtout sur les modèles que Dostoïevski a pu trouver au théâtre. On a pensé que le personnage du vieux prince, par son attitude et ses mimiques, pouvait même remonter au théâtre populaire de marionnettes, tellement il était volontairement outré. Mais les lecteurs russes reconnaissent dans ces pages les rappels des comédies classiques de Fonvizine ou de certains passages du *Malheur d'avoir trop d'esprit* de Griboïédov. On pense aussi aux caricatures provinciales des comédies de Gogol, ou à celles des *Âmes mortes*. On pense d'autre part à une pièce moins connue d'Ivan Tourguéniev, *La Provinciale*, qui met en scène une jeune femme qui décide de se marier avec un vieil homme pour échapper à l'horreur de la province. Cette pièce, écrite en 1851, fut rééditée par Nikolai Nékrassov en 1857 – il est donc hors de doute que Dostoïevski la connaissait.

Mais *Le Rêve de l'oncle* est une exploration des limites du grotesque, et aucun des personnages n'est épargné – tous sont, d'une façon ou d'une autre, terrifiants, monstrueux. Ce grotesque, réellement gogolien, laisse au lecteur une impression de malaise profond. Et ce n'est sans doute pas pour rien qu'Anna Grigorievna Dostoïevskaïa, la seconde femme de l'auteur, rapporte dans ses souvenirs qu'elle détestait voir son mari, pour s'amuser, jouer pendant des heures, dans la vie quotidienne, le rôle du vieux prince, tel qu'il l'avait représenté dans *Le Rêve de l'oncle*. Ce personnage du vieux prince se retrouvera dans celui du vieux prince Sokolski de *L'Adolescent*.

---

Le seul personnage représenté avec empathie est celui du jeune homme pauvre, Vassia, qui meurt de phtisie. C'est le personnage du rêveur que le lecteur de Dostoïevski connaissait depuis *La Logeuse* ou *Les Nuits blanches*. Ce sera, une dernière fois, celui du narrateur d'*Humiliés et offensés*.

\*

Kraïevski, tout en acceptant de publier *Le Rêve de l'oncle*, avoua à Mikhaïl Dostoïevski qu'il n'avait pas été capable de finir le roman de son frère. Ce roman – qui marquait pourtant le retour en littérature d'un écrivain qui avait disparu pendant dix ans – ne suscita pas un seul article dans la presse.



## I

Maria Alexandrovna Moskaliova, à l'évidence, est la première dame de la ville de Mordassov, et il ne peut y avoir là-dessus le moindre doute. Elle se tient comme si elle n'avait besoin de personne et si c'était tout le monde, au contraire, qui avait besoin d'elle. Certes, presque personne ne l'aime et, même, ils sont vraiment nombreux, ceux qui la détestent cordialement ; mais, en revanche, tout le monde la craint, et, elle, c'est tout ce qu'elle demande. Un tel besoin est déjà un signe de haute politique. Pourquoi, par exemple, Maria Alexandrovna, qui aime terriblement les ragots et ne dormira pas de la nuit si, la veille, elle n'a pas appris ne serait-ce qu'une toute petite nouvelle – pourquoi donc, avec tout cela, sait-elle se tenir de façon à ce qu'à la voir, il ne vous viendra jamais à l'idée que cette dame si notable est la première pipelette du monde, disons, au moins, de Mordassov ? Au contraire, semblait-il, les ragots auraient dû disparaître en sa présence ; les ragotiers – rougir et trembler comme des écoliers devant M. le professeur, et leur conversation ne toucher absolument et exclusivement qu'aux matières les plus hautes. Elle sait, par exemple, sur tel ou tel des Mordassoviens des choses si capitales et scandaleuses que si elle les racontait, à l'occasion, ou les prouvait, comme elle sait les prouver, cela donnerait à Mordassov un tremblement de terre de Lisbonne. Et cependant, elle est très réservée sur ces secrets et ne les racontera qu'en cas extrême, et encore, uniquement à ses amies les plus proches. Elle vous effraiera juste, fera une allusion – qu'elle sait –, et elle préférera garder l'homme ou la dame dans cette peur continuelle plutôt que foudroyer d'un seul coup. C'est une tête, une tactique ! Maria Alexandrovna s'est toujours distinguée parmi nous par un *comme il faut*\* irréprochable, qui sert de référence à tous. Pour le *comme il faut*, elle n'a pas de rivale

à Mordassov. Par exemple, elle sait assassiner, déchiqueter, anéantir une rivale d'une simple parole, ce dont nous sommes témoins ; et cependant, elle fera semblant de ne pas avoir même remarqué qu'elle a dit cette parole. Or on sait qu'un trait comme celui-là caractérise les sphères les plus hautes. En général, dans tout ce genre de tours, elle vous fera mordre la poussière à Pinetti lui-même<sup>1</sup>. C'est peu dire qu'elle a le bras long. Bien des visiteurs de passage à Mordassov s'en allaient enthousiasmés par son accueil et, même, par la suite, ils ont entretenu avec elle une correspondance. Il y a même quelqu'un qui lui a écrit des vers, et Maria Alexandrovna les montrait fièrement à tout le monde. Un littérateur de passage lui a dédié sa nouvelle, nouvelle qu'il a lue chez elle pendant une soirée, ce qui a produit un effet des plus plaisants. Un savant allemand, qui était venu spécialement de Karlsruhe pour étudier un genre particulier de vermisseau à cornes qui vit dans notre province, et qui a écrit sur ce vermisseau quatre tomes *in quarto*, fut tellement subjugué par l'accueil et l'amabilité de Maria Alexandrovna que, jusqu'à présent encore, il échange avec elle une correspondance respectueuse et morale, directement depuis Karlsruhe. On comparait même, d'un certain point de vue, Maria Alexandrovna à Napoléon. Evidemment, c'étaient surtout ses ennemis qui disaient cela, plus par caricature que pour cerner la vérité. Mais, reconnaissant volontiers toute l'étrangeté d'une telle comparaison, j'oserai cependant poser une question innocente : d'où vient, dites-moi, que la tête de Napoléon a fini par se mettre à tourner quand il a eu grimpé trop haut ? Les défenseurs de l'ancienne maison de France attribuaient cela au fait que Napoléon n'était pas de maison royale, n'était même pas *gentilhomme*\* de bonne race ; et c'est pourquoi, naturellement, il a eu peur de sa propre hauteur et s'est souvenu de sa place véritable. Malgré la profondeur évidente de cette hypothèse, qui rappelle les périodes les plus brillantes de l'ancienne cour de France, je prendrai sur moi d'ajouter à mon tour : d'où vient que jamais, en aucun cas, la tête de Maria Alexandrovna ne s'est mise à tourner et qu'elle restera toujours la première dame de Mordassov ? Nous avons connu, par exemple, des cas où tout le monde disait : "Bon, là, maintenant, que va donc faire Maria Alexandrovna dans des circonstances aussi difficultueuses ?" Mais elles survenaient, ces circonstances difficultueuses, elles passaient et – rien !

1. Célèbre prestidigitateur italien du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Tout demeurait le mieux du monde, comme avant, et même presque mieux qu'avant. Chacun, par exemple, se souvient de la façon dont son époux, Afanassi Matvéitch, a perdu sa place pour incapacité et débilité mentale, après avoir éveillé l'ire d'un révizor en tournée d'inspection. Tout le monde pensait que Maria Alexandrovna baisserait pavillon, s'humilierait, s'en irait demander, supplier, – qu'elle irait la queue basse. Absolument pas : Maria Alexandrovna comprit qu'il ne restait plus rien à demander, et arrangea ses affaires de façon à ne pas perdre une once de son influence dans la société, si bien que sa maison continue toujours d'être considérée comme la première de Mordassov. La femme du procureur, Anna Nikolaïevna Antipova, ennemie jurée de Maria Alexandrovna, encore que son amie selon toute apparence, chantait déjà victoire. Mais quand on vit qu'il était difficile d'ébranler Maria Alexandrovna, on comprit que les racines qu'elle avait plongées étaient bien plus profondes qu'on n'aurait pu le croire.

A propos, puisque nous avons parlé de lui, disons aussi quelques mots d'Afanassi Matvéitch, l'époux de Maria Alexandrovna. D'abord, c'est un homme tout à fait imposant d'apparence, et même d'une morale des plus honnêtes ; mais, dans les moments critiques, c'est comme s'il perdait ses moyens et reste comme une poule devant un trait de craie. Il est d'une noblesse extraordinaire, surtout pendant les dîners solennels, avec sa cravate blanche. Mais toute cette noblesse et cette grandeur d'apparence ne durent que jusqu'au moment où il ouvre la bouche. Là, pardonnez-moi, mais mieux vaudrait être sourd. Il est résolument indigne d'appartenir à Maria Alexandrovna ; c'est l'avis unanime. Sa place, d'ailleurs, il ne l'a occupée que grâce au génie de son épouse. A ce que j'en pense, moi, à tout le moins, il y a longtemps qu'il devrait servir, dans un jardin, d'épouvantail. C'est là, et uniquement là, qu'il pourrait être d'une véritable et indéniable utilité pour ses concitoyens. Et c'est pourquoi Maria Alexandrovna a fort bien agi quand elle a exilé Afanassi Matvéitch dans son domaine campagnard, à trois verstes de Mordassov, où elle possède cent vingt âmes – disons-le en passant, la seule fortune, les seuls moyens avec lesquels elle soutient si noblement l'éclat de sa maison. Chacun avait compris qu'elle ne gardait Afanassi Matvéitch auprès d'elle que parce qu'il était dans la fonction et touchait un traitement et... d'autres revenus. Quand, ce traitement et ces revenus, il cessa de les percevoir, il se vit tout de suite écarté pour incapacité

et inutilité totales. Et tous louèrent Maria Alexandrovna pour la clarté de son jugement et la résolution dont elle avait fait preuve. A la campagne, Afanassi Matvéitch vit comme un coq en pâte. Je lui ai rendu visite et j'ai passé avec lui une heure assez agréable. Il essaie des cravates blanches, astique lui-même ses bottes, non par nécessité mais juste par amour de l'art, parce qu'il aime que ses bottes soient bien astiquées ; il prend du thé trois fois par jour, aime plus qu'on ne peut dire se rendre aux étuves et – il est content. Vous souvenez-vous de cette détestable histoire qu'il y a eue chez nous, voici un an et demi, à propos de Zinaïda Afanassievna, la fille unique de Maria Alexandrovna et d'Afanassi Matvéitch ? Zinaïda, sans aucun doute, est une beauté, et d'une éducation splendide, mais elle a vingt-trois ans et elle n'est toujours pas mariée. Parmi les raisons qui expliquent pourquoi Zina n'est toujours pas mariée, l'une des principales réside dans ces rumeurs obscures sur on ne sait quelle étrange liaison qu'elle aurait eue, voici un an et demi, avec un petit précepteur de district – des rumeurs, qui, à présent encore, couvent sous la cendre. On parle toujours chez nous de je ne sais quel billet d'amour, écrit par Zina, et qui serait, soi-disant, passé de main en main à Mordassov ; mais, dites-moi, qui l'a vu, ce billet ? Si, vraiment, il a passé de main en main, où est-il à présent ? Tout le monde en a entendu parler mais personne ne l'a vu. Moi, du moins, je n'ai rencontré personne qui aurait vu ce billet de ses yeux. Faites ne serait-ce qu'une allusion à cela devant Maria Alexandrovna, elle ne vous comprendra pas, tout simplement. Maintenant, supposez que, réellement, il y ait eu quelque chose, et que, ce billet, Zina l'ait bien écrit (je pense même, moi, que c'est indiscutable) : quelle habileté de la part de Maria Alexandrovna ! Cette affaire délicate, scandaleuse, comme elle l'a étouffée, effacée ! Pas une trace, pas un soupçon ! Maria Alexandrovna, aujourd'hui, ne gratifie même plus cette basse calomnie d'une seconde d'attention ; et cependant, peut-être, Dieu sait la peine qu'elle s'est donnée pour garder immaculé l'honneur de sa fille unique. Et si Zina n'est pas mariée, c'est bien compréhensible : quels fiancés peut-on trouver ici ? Zina ne pourrait épouser qu'un prince régnant. Où donc avez-vous déjà vu une beauté pareille ? Certes, elle est fière, trop fière. On dit que Mozgliakov demande sa main, mais je doute que ce mariage se fasse. Qu'est-ce que c'est donc que Mozgliakov ? Certes – il est jeune, pas mal de sa personne, c'est un dandy, cent cinquante âmes libres d'hypothèque, un homme

de Pétersbourg. Mais, d'abord, il a un petit grain. Une tête en l'air, une pipelette, avec je ne sais quelles idées nouvelles! Et puis, qu'est-ce que c'est, cent cinquante âmes, surtout avec les idées nouvelles? Ce mariage ne se fera pas!

Tout ce que le bénévole lecteur vient de lire, je l'ai écrit il y a cinq mois, uniquement par émotion lyrique. J'avoue à l'avance que je suis un peu partial vis-à-vis de Maria Alexandrovna. J'avais envie d'écrire quelque chose comme un mot d'éloge à cette dame extraordinaire et de présenter tout cela sous la forme d'une lettre plaisante à un ami, à l'instar de ces lettres qu'on imprimait dans ce passé lointain, doré et, Dieu soit loué, disparu sans retour, dans *L'Abeille du Nord* et autres parutions périodiques. Mais comme je n'ai pas d'ami et qu'en outre je suis doué d'une certaine timidité littéraire qui me vient de naissance, mon œuvre est restée dans un tiroir, comme un essai de plume littéraire et un souvenir de distraction paisible aux heures de loisir et de contentement. Cinq mois se sont passés – et, brusquement, une aventure extraordinaire est arrivée à Mordassov : tôt un matin, le prince K. fit son entrée en ville et s'arrêta dans la maison de Maria Alexandrovna. Les conséquences de cette arrivée furent incalculables. Le prince ne passa que trois jours à Mordassov, mais ces trois jours laissèrent un souvenir aussi ineffaçable que fatal. Je dirai plus : le prince produisit, dans un certain sens, une révolution dans notre ville. Le récit de cette révolution forme, bien sûr, une des pages les plus mémorables des annales mordassoviennes. C'est donc cette page-là qu'après un certain nombre d'hésitations j'ai pris enfin la décision d'élaborer littérairement et de présenter au jugement de mon très honoré public. Mon récit contient l'histoire complète et remarquable de l'élévation, de la gloire et de la chute solennelle de Maria Alexandrovna et de toute sa maison à Mordassov, thème digne et attirant pour un écrivain. Il va de soi qu'une explication préalable s'impose : qu'y a-t-il d'étonnant dans le fait que le prince K. soit entré dans la ville et qu'il se soit arrêté chez Maria Alexandrovna, – et, pour cela, bien sûr, il faut dire quelques mots sur le prince K. lui-même? C'est ce que je m'en vais faire. De plus, la biographie de ce personnage est aussi absolument indispensable pour toute la suite de notre récit. Donc, je commence.

## II

Je commencerai par dire que le prince K. était loin d'être vieux à ce point, et, cependant, quand vous le regardiez, vous vous mettiez à penser malgré vous qu'il allait, là, sous vos yeux, tomber en petits morceaux ; tant il s'était usé, ou, pour mieux dire, râpé. A Mordassov, on racontait tout le temps sur le prince les choses les plus étranges, au contenu le plus fantastique. On disait même que le petit vieux avait une araignée au plafond. Cela paraissait particulièrement étrange à tout le monde qu'un homme qui possédait quatre mille âmes, un homme d'une famille connue, qui aurait pu exercer, s'il l'avait voulu, une influence considérable dans la province, vécût dans son domaine magnifique en solitaire, en ermite complet. Beaucoup de gens avaient connu le prince six ou sept ans auparavant, pendant son séjour à Mordassov, et assuraient qu'à l'époque, il ne supportait pas la solitude et qu'il ne ressemblait pas du tout à un ermite. Voici pourtant ce que j'ai pu savoir d'assuré à son propos :

Jadis, dans ses années de jeunesse, c'est-à-dire, au reste, il y a vraiment longtemps, le prince avait fait une entrée étincelante dans la vie, avait mené une vie de jouisseur, avait couru les dames, s'était plusieurs fois ruiné à l'étranger, avait chanté des romances, lancé des calembours et ne s'était jamais distingué par des capacités intellectuelles hors du commun. Il va de soi qu'il avait dilapidé toute sa fortune, et, la vieillesse venue, il s'était vu pour ainsi dire sans le sou. Quelqu'un lui avait conseillé de se rendre dans son village, qu'on avait déjà commencé à vendre aux enchères. Il s'y était rendu et avait débarqué à Mordassov, où il avait passé exactement six mois. La vie de province lui avait plu à l'extrême, mais, en l'espace de ces six mois, il avait jeté par les fenêtres absolument tout ce qui lui restait, jusqu'aux derniers reliefs, continuant à mener joyeuse vie et à se lancer dans toutes sortes

d'intimités avec les dames de la province. En outre, cet homme était un vrai cœur d'or, non sans certaines lubies princières à sa façon, lesquelles lubies, du reste, à Mordassov, passaient pour être la caractéristique de la société la plus haute, ce pour quoi, au lieu de choquer, elles faisaient même de l'effet. Les dames surtout restaient dans un enthousiasme constant devant leur cher invité. On garde un certain nombre de souvenirs curieux. On racontait, entre autres, que le prince passait plus de la moitié de sa journée à sa toilette et, semblait-il, qu'il était fabriqué tout entier comme de petites bribes. Personne ne savait ni où ni comment il avait eu le temps de se décomposer ainsi. Il portait une perruque, la moustache, des favoris et même une barbiche à la royale – tout cela, artificiel, jusqu'au dernier petit poil, et d'une couleur noire splendide ; il se fardait, de blanc et de rouge, quotidiennement. On assurait qu'il distendait par des espèces de ressorts les rides de son visage, et que ces ressorts étaient, d'une espèce de façon très bizarre, cachés dans ses cheveux. On assurait de même qu'il portait un corset, parce que, je ne sais où, il avait perdu une côte, après avoir maladroitement sauté par une fenêtre, pendant une de ses expéditions galantes en Italie. Il boitait de la jambe gauche ; on assurait que cette jambe était fausse, et que la vraie avait été cassée pendant une autre expédition à Paris, qu'on l'avait remplacée par une autre, mais une espèce de jambe artificielle, une jambe de liège. Cela dit, Dieu sait ce qu'on ne racontait pas. Mais la chose certaine, c'était que son œil droit était un œil de verre, encore que fabriqué avec grand art. Les dents aussi étaient de composition. Il passait des journées à se laver avec toutes sortes d'eaux patentées, se parfumait et se pommadait. On se souvient pourtant que, déjà à ce moment-là, il commençait à vieillir à vue d'œil et devenait insupportablement bavard. Il semblait que sa carrière était en train de s'achever. Tout le monde savait qu'il ne lui restait plus un seul kopeck. Et brusquement, à ce moment-là, d'une façon totalement inattendue, l'une de ses parentes les plus proches, vieille femme d'une antiquité insigne, qui vivait établie à Paris et de laquelle il ne pouvait attendre d'héritage d'aucune façon, – mourut, après avoir enterré, un mois tout juste avant sa mort, son héritier en titre. Le prince, de la manière la plus inattendue, devint donc son héritier légitime. Quatre mille âmes d'un domaine magnifique, à exactement soixante verstes de Mordassov, lui échurent à lui seul, sans partage. Il se lança tout de suite dans les préparatifs pour son voyage à Pétersbourg, où il devait finir de

régler ses affaires. Pour lui faire leurs adieux, nos dames lui offrirent un dîner somptueux, sur souscription. On se souvient que le prince avait été d'une gaieté charmante au cours de ce dernier dîner, qu'il lançait des jeux de mots, faisait rire, racontait les histoires les plus extraordinaires, promettait de revenir le plus vite possible à Doukhanovo (son nouveau domaine) et avait promis de donner à son retour des fêtes incessantes, des pique-niques, des bals et des feux d'artifice. Une année pleine après qu'il fut parti, les dames parlaient chez nous de ces fêtes promises, attendant leur gentil petit vieillard avec une impatience terrible. Dans l'attente, on faisait même des expéditions à Doukhanovo, où l'on voyait une antique maison de maître avec un parc, avec des acacias taillés en lions, des buttes artificielles, des étangs sur lesquels flottaient des barques avec des Turcs en bois qui jouaient de la flûte, des charmilles, des pavillons, des "monplaisirs" et autres fanfreluches.

Finalement, le prince revint, mais, à la surprise et à la désillusion générales, il ne fit même pas un détour par Mordassov et s'installa directement à Doukhanovo, comme un ermite véritable. Des bruits étranges se répandirent, et, en général, depuis ce moment-là, l'histoire du prince devient brumeuse et fantastique. D'abord, on racontait qu'à Pétersbourg, tout n'avait pas très bien marché, que certains de ses parents, futurs héritiers, voulaient, vu la débilité du prince, le mettre sous une espèce de tutelle, craignant visiblement qu'il ne jette tout par la fenêtre, une nouvelle fois. Bien plus : d'autres ajoutaient qu'on avait même voulu l'enfermer à l'asile, mais qu'un autre de ses parents, un monsieur d'une grande importance, avait, soi-disant, pris sa défense, après avoir clairement démontré, entre autres, que le malheureux prince, à moitié mort et à moitié en toc, mourrait, sans doute, très vite tout entier, et qu'à ce moment-là, ils hériteraient du domaine, sans recours à l'asile. Je le répète encore : Dieu sait ce qu'on peut raconter, surtout chez nous, à Mordassov. Tout cela, comme on le racontait, avait inspiré au prince une frayeur terrible, au point qu'il avait complètement changé de caractère, et qu'il était devenu un ermite. Certains Mordassoviens, par curiosité, s'étaient rendus chez lui pour le féliciter, mais – soit ils n'avaient pas été reçus, soit ils l'avaient été d'une façon des plus étranges. Le prince ne reconnaissait même plus ses anciens amis. On affirmait qu'il ne voulait d'ailleurs plus les reconnaître. Enfin, le gouverneur s'était rendu chez lui.

Il en était revenu avec cette nouvelle qu'à son avis, le prince était vraiment un peu dérangé, et, par la suite, il devait toujours prendre une sorte d'air de carême en repensant à son voyage à Doukhanovo. Les dames s'indignaient bruyamment. On finit par apprendre une chose capitale, à savoir qu'il y avait une certaine Stépanida Matvéïevna qui s'était emparée du prince, une femme que personne ne connaissait, mais qui était venue avec lui de Pétersbourg, une femme grosse et âgée, qui se promenait en robe d'indienne, un trousseau de clés à la main ; que le prince lui obéissait comme un enfant, et qu'il n'osait pas faire un pas sans son autorisation ; que, même, elle le lavait de ses propres mains ; qu'elle le gâtait, le portait et le distrayait comme un enfant ; qu'en fin de compte, c'était elle qui éloignait de lui tous les visiteurs, et surtout les parents, lesquels, peu à peu, commençaient à montrer le bout du nez à Doukhanovo, pour faire leur enquête. A Mordassov, on se perdit beaucoup en conjectures sur cette liaison incompréhensible, surtout les dames. En plus de tout cela, on ajoutait que Stépanida Matvéïevna dirigeait le domaine du prince d'une façon absolue, autocratique ; qu'elle changeait les intendants, les commis, les serviteurs, encaissait les revenus ; mais qu'elle le dirigeait très bien, au point que les paysans commençaient à bénir leur sort. Quant au prince lui-même, on apprit qu'il passait presque toutes ses journées à sa toilette, à essayer des perruques et des fracs ; que, le reste de son temps, il le passait avec Stépanida Matvéïevna, qu'il jouait avec elle à la bataille, lisait son sort dans les cartes, et ne sortait que rarement se promener à cheval sur une tranquille jument anglaise, mais que, dans ces cas-là, Stépanida Matvéïevna l'accompagnait toujours dans des drojkis fermés, à tout hasard, – parce que le prince ne montait que par coquetterie, et qu'il tenait à peine en selle. On le voyait aussi parfois à pied, couvert de son manteau et d'un large chapeau de paille, un foulard rose de dame au cou, un monocle sur l'œil et une corbeille d'osier pendue au bras gauche pour ramasser les champignons, les fleurs des champs et les petits bleuets ; Stépanida Matvéïevna l'accompagnait toujours, avec derrière, deux immenses laquais, et, à tout hasard, une voiture à les suivre. Quand il rencontrait un moujik, que ce moujik s'écartait, ôtait son chapeau, s'inclinait très bas et disait : "Bonjour, mon bon seigneur le prince, Votre Clarté, notre soleil tout en or !", le prince dirigeait tout de suite son lorgnon sur lui, hochait la tête d'un air de sympathie et lui disait avec tendresse : "*Bonjour,*

*mon ami, bonjour\* !*”, et il y avait beaucoup de rumeurs semblables qui couraient à Mordassov ; on ne parvenait pas du tout à oublier le prince ; il vivait dans un si proche voisinage ! Quelle ne fut pas la stupeur générale quand, un beau matin, un bruit se répandit selon lequel le prince – cet ermite, ce toqué –, s’était rendu, en personne, à Mordassov et était descendu chez Maria Alexandrovna ! Ce fut le chambardement, l’agitation. Tous attendaient des explications, tout le monde s’interrogeait : qu’est-ce que cela voulait dire ? Certains s’apprêtaient déjà à se rendre chez Maria Alexandrovna. Pour tous, l’arrivée du prince paraissait incroyable. Les dames s’échangeaient des billets, s’apprêtaient pour les visites, envoyaient les bonnes et les maris aux nouvelles. Ce qui paraissait surtout étrange, c’était de savoir pourquoi le prince était descendu précisément chez Maria Alexandrovna, et pas chez quelqu’un d’autre. La plus dépitée était Anna Nikolaïevna Antipova, parce que le prince, d’une façon ou d’une autre, se trouvait être un très lointain parent à elle. Mais pour répondre à toutes ces questions, il faut absolument passer chez Maria Alexandrovna elle-même, chez qui nous invitons le bienveillant lecteur à nous suivre. Il n’est, certes, encore que dix heures du matin, mais je suis certain qu’elle ne refusera pas de recevoir des amis aussi proches. Nous, toujours, elle nous recevra à coup sûr.

### III

Dix heures du matin. Nous sommes dans la maison de Maria Alexandrovna, Grande Rue, dans cette pièce que la maîtresse de maison, dans les cas solennels, appelle son salon. Maria Alexandrovna possède également un boudoir. Dans ce salon, les planchers sont peints très convenablement, et le papier des murs, commandé à l'étranger, est assez beau. Dans les meubles, un peu massifs, l'acajou prédomine. Il y a une cheminée, et, sur la cheminée, une glace ; devant la glace, une pendule en argent avec une espèce d'amour, de fort mauvais goût. Entre les fenêtres, sur des trumeaux, deux glaces, dont on a eu le temps d'ôter les housses. Devant les glaces, sur des guéridons, une autre pendule. Contre le mur du fond – un splendide piano, commandé pour Zina : Zina est musicienne. Près de la cheminée allumée, on a disposé des fauteuils, autant que possible dans un désordre pittoresque ; au milieu des fauteuils, un guéridon. A l'autre bout de la pièce, une autre table, couverte d'une nappe d'une blancheur aveuglante ; dessus, un samovar d'argent est en train de bouillir, près d'un très joli service à thé. Le thé et le samovar sont placés sous la responsabilité d'une dame qui vit chez Maria Alexandrovna en qualité de lointaine parente, Nastassia Péetrovna Ziablova. Deux mots sur cette dame. C'est une veuve, elle a plus de trente ans, brune, le teint frais, les yeux brun sombre et pleins de vie. En général, elle est loin d'être laide. Elle a un caractère joyeux, c'est une grande rieuse, assez rusée, elle est une cancanière, évidemment, et elle sait bien arranger ses petites affaires. Elle a deux enfants, qui font des études je ne sais où. Elle aurait fort envie de se remarier. Elle se tient d'une façon assez indépendante. Son mari était officier d'active. Maria Alexandrovna, quant à elle, est assise devant le feu, dans une humeur des plus resplendissantes et une robe vert clair, qui lui va.

Elle est affreusement contente de l'arrivée du prince, lequel, à cette minute, reste là-haut, à sa toilette. Elle est tellement contente qu'elle n'essaie même pas de cacher sa joie. Il y a un jeune homme qui se pavane devant elle et lui raconte quelque chose avec animation. On remarque à ses yeux qu'il cherche à faire plaisir à ses auditrices. Il a vingt-cinq ans. Ses manières n'ont rien de blâmable, mais il tombe souvent dans l'exaltation, et, en outre, il a une grande prétention à l'humour et à la spiritualité. Il porte des habits magnifiques, il est blond, il est bel homme. Mais nous avons déjà parlé de lui : c'est M. Mozgliakov, celui qui donne de grandes espérances. Maria Alexandrovna estime à part soi qu'il a la tête un peu vide, mais elle lui fait le meilleur accueil. Lui, il brigue la main de sa fille Zina, de laquelle, s'il faut l'en croire, il est amoureux fou. C'est vers Zina qu'il se tourne à chaque seconde, s'efforçant d'arracher un sourire à ses lèvres, à force d'humour et de gaieté. Mais elle, à son égard, elle reste indifférente et froide. A cette minute, elle se tient à l'écart, près du piano, laissant courir ses jolis doigts sur l'almanach. C'est l'une de ces femmes qui produisent une stupeur générale et exaltée quand elles paraissent en société. Elle est si belle que c'en est impossible : de haute taille, brune, des yeux magnifiques, presque noirs, droite, une poitrine puissante, divine. Ses épaules et ses bras – ils sont antiques, ses jolis pieds sont bouleversants, sa démarche, impériale. Aujourd'hui, elle est un peu pâle ; mais, en revanche, ses jolies lèvres rouges et charnues, d'un dessin étonnant, et entre lesquelles brillent, telles des perles sur un fil, des petites dents régulières, viendront hanter vos rêves trois nuits de rang si vous leur jetez ne serait-ce qu'un unique clin d'œil. Son expression est sérieuse et sévère. C'est comme si le sieur Mozgliakov craignait son regard scrutateur ; du moins, y a-t-il quelque chose qui le trouble quand il ose regarder dans sa direction. Ses mouvements sont pleins d'une indifférence hautaine. Elle est vêtue d'une simple robe de mousseline blanche. La couleur blanche lui va plus qu'on ne peut dire ; au reste, tout lui va. Elle porte au doigt une bague, tressée de cheveux, et, à en juger par leur couleur, – ce ne sont pas ceux de sa maman ; Mozgliakov n'a jamais osé lui demander à qui étaient ces cheveux. Ce matin-là, Zina est comme particulièrement silencieuse et même triste, à croire qu'un souci la ronge. En revanche, Maria Alexandrovna est prête à parler sans s'interrompre, même si, elle aussi, elle lance de temps en temps vers sa fille une sorte de regard particulier, soupçonneux, encore

que, du reste, elle aussi, elle le fasse en cachette, comme si, elle aussi, elle la craignait.

— Je suis si contente, si contente, Pavel Alexandrovitch, pépïette-elle, que je suis prête à le crier à tout le monde par la fenêtre. Je ne parle même pas de la charmante surprise que vous nous avez faite, à Zina et à moi, en arrivant deux semaines avant la date prévue ; ça, ça va sans dire ! Je suis affreusement contente que vous ayez amené ici ce cher prince. Savez-vous comme j'aime ce charmant vieillard ! Mais non, non ! vous ne me comprendrez pas ! vous, la jeunesse, vous ne comprendrez pas mon enthousiasme, malgré toutes les assurances que je pourrais vous donner ! Savez-vous ce qu'il était pour moi dans le passé, voilà six ans, tu te souviens, Zina ? Du reste, j'oubliais : tu étais chez ta tante à ce moment-là... Vous n'arriverez pas à le croire, Pavel Alexandrovitch ; j'étais sa directrice, sa sœur, sa mère ! Il m'écoutait comme un enfant ! Il y avait quelque chose de naïf, de tendre et de noble à la fois dans notre relation ; quelque chose, même, comme de bucolique... Je ne sais même pas comment appeler ça ! Voilà pourquoi il ne se souvient avec reconnaissance que de ma seule maison, *ce pauvre prince*\* ! Savez-vous, Pavel Alexandrovitch que vous l'avez sauvé, peut-être, en l'amenant chez moi ! C'est avec une douleur profonde que j'ai pensé à lui six ans de suite. Vous ne le croirez pas : je le revoyais même dans mes rêves. On dit que cette femme affreuse l'avait ensorcelé, qu'elle l'avait perdu. Enfin, vous l'avez tiré de ses griffes ! Non, il faut sauter sur l'occasion et le sauver pour toujours ! Mais racontez-moi encore une fois comme vous vous y êtes pris ! Décrivez-moi toute votre rencontre de la manière la plus détaillée. Tout à l'heure, dans ma hâte, je n'ai fait attention qu'à l'essentiel, alors que ce sont tous ces détails, les détails qui font, pour ainsi dire, tout le suc véritable ! J'aime affreusement tous les détails, même dans les cas les plus graves, je fais d'abord attention aux détails... et... tant qu'il reste occupé à sa toilette...

— Mais je vous ai déjà tout raconté, Maria Alexandrovna ! reprend Mozgliakov avec empressement, tout prêt à raconter ne serait-ce que dix fois de suite – c'est un plaisir pour lui. J'ai voyagé toute la nuit, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, vous pensez bien – vous pouvez imaginer comme j'étais pressé ! ajoutez-t-il, s'adressant à Zina, bref, je jurais, je criais, j'exigeais des chevaux, je faisais même du scandale dans les relais pour en avoir ; si on publiait ça, ça ferait tout un poème dans le nouveau style ! Mais, bon, je passe ! A six heures

du matin exactement, j'arrive au dernier poste, à Iguichévo. Transi – mais je refuse de me réchauffer, je crie : Des chevaux ! J'ai terrorisé la maîtresse de poste, l'enfant à la mamelle ; maintenant, je crois bien qu'elle n'a plus de lait... Un lever de soleil délicieux. Vous savez, cette poussière de neige qui rougeoie, qui s'argente ! Je n'y fais pas la moindre attention ; bref, je cours à bride abattue ! Les chevaux, je les prends d'assaut ; je les ai pris à je ne sais quel conseiller de collège, et je l'ai presque provoqué en duel. On me dit qu'un quart d'heure avant moi, il y a un prince qui a quitté le relais, qu'il voyage avec ses chevaux à lui, qu'il a passé la nuit. J'écoute à peine, je m'installe, je vole, comme si j'étais poussé par un ressort. Il y a quelque chose qui ressemble à ça chez Fet, dans une élégie<sup>1</sup>, je ne sais plus. A neuf verstes exactement de la ville, juste au tournant vers l'ermitage de Svétoziorsk, que vois-je ? un événement étonnant. Un énorme carrosse de voyage, renversé sur le flanc, le cocher et deux laquais qui restent là, devant, à ne pas savoir quoi faire, et, de l'intérieur du carrosse, qui est donc sur le flanc, on entend des cris et des sanglots à fendre l'âme. Je pensais passer sans m'arrêter, restes-y, sur ton flanc, en quoi ça me regarde ! Mais mon humanité a pris le dessus, laquelle humanité, comme le dit Heine, vient fourrer son nez partout. Je m'arrête. A deux, donc – moi, et mon Sémione, mon cocher – lui aussi, je vous dirais, une âme russe –, on court porter secours, et, donc, à six, on finit par redresser la voiture, on la remet sur pied, pied qu'elle n'a pas, du reste, parce qu'elle est sur traîneau. Il y a eu aussi des paysans qui nous ont aidés, ils allaient livrer des bûches en ville, je leur ai donné un pourboire. Je me dis : je parie que c'est ce fameux prince ! Que vois-je ? Mon Dieu ! c'est lui, en personne, le prince Gavrila ! Ça, pour une rencontre ! Je lui crie : "Prince ! mon oncle !" Lui, bien sûr, au premier regard, il ne me reconnaît presque pas ; c'est-à-dire, tout de suite, il m'a quasiment reconnu... au deuxième regard. Je vous avoue que, même en ce moment, il a encore du mal à saisir qui je suis et je crois qu'il me prend pour quelqu'un d'autre, pas pour un neveu. Je l'ai vu il y a sept ans à Pétersbourg ; bon, évidemment, j'étais gamin. Moi, je me souviens parfaitement : il m'avait impressionné, – bon,

1. Afanassi Fet (1821-1892), un des plus importants poètes lyriques russes du XIX<sup>e</sup> siècle, venait de publier son premier recueil en 1850. Le comique de la référence vient de ce que Mozgliakov cite, en fait, un vers célèbre d'*Eugène Onéguine*, de Pouchkine, sur la poussière argentée de la neige.

mais, lui, pourquoi se souviendrait-il ! Je me présente ; lui, exalté, il me serre dans ses bras, et, en même temps, il tremble comme une feuille, de peur, et il pleure, je vous jure, il pleure ; je l'ai vu de mes propres yeux ! Patati patata, – je suis arrivé à le convaincre de venir dans ma voiture, et de passer ne serait-ce qu'un jour à Mordassov, pour se requinquer et se reposer. Il accepte sans discuter... Il me déclare qu'il va à l'ermitage de Svétoziorsk, voir le moine Missaïl, qu'il respecte et vénère ; que Stépanida Matvéïevna, – et qui parmi nous, les parents, n'a pas entendu parler de Stépanida Matvéïevna ? – l'année dernière, c'est à coups de balai qu'elle m'a chassé de Doukhanovo, – que cette Stépanida Matvéïevna, donc, a reçu une lettre qui disait qu'elle avait à Moscou, à l'agonie, soit son père, soit sa fille, je ne sais plus qui au juste, et ça ne m'intéresse pas de le savoir ; peut-être le père et la fille en même temps ; peut-être en y ajoutant je ne sais quel neveu, fonctionnaire au service des boissons... Bref, elle a été si bouleversée qu'elle a décidé, pour une dizaine de jours, de quitter son prince et de voler dans la capitale, l'embellir de sa présence. Le prince a attendu un jour, deux jours, il a essayé des perruques, il s'est pommadé, il s'est fardé, il a lu dans les cartes (et peut-être même dans les fayots) ; mais il n'en pouvait plus sans Stépanida Matvéïevna ! Il a fait atteler et il est parti vers l'ermitage de Svétoziorsk. Quelqu'un de chez lui, par peur de l'invisible Stépanida Matvéïevna, a pris sur lui de résister ; mais le prince a insisté. Il est parti hier après-midi, a passé la nuit à Iguichévo, a quitté le relais à l'aube, et, juste dans le tournant vers le moine Missaïl, il a failli débouler de son carrosse dans le fossé. Je le sauve, j'arrive à le convaincre de passer chez notre amie commune, chez la très honorée Maria Alexandrovna ; il me parle de vous, comme quoi vous êtes la dame la plus charmante qu'il ait jamais connue, et nous voilà ici, et le prince arrange sa toilette là-haut, avec l'aide de son chambellan, qu'il n'a pas oublié d'emmener, et qu'il n'oubliera jamais, en aucune circonstance, d'emmener, parce qu'il préférerait mourir plutôt que de se présenter devant les dames sans un certain nombre de préparatifs ou, pour mieux dire – de rectificatifs... Et voilà toute l'histoire ! *Eine allerliebste Geschichte !*

— Quel humoriste il fait, Zina ! s'écrie Maria Alexandrovna à ce récit, qu'il est charmant quand il raconte ! Mais, écoutez, *Paul*\*, – une question : expliquez-moi un peu quel est votre degré de parenté avec le prince ! Vous l'appellez votre oncle ?

— Je vous jure, je ne sais pas, Maria Alexandrovna, en quoi je suis de sa famille : un cousin à la mode de Bretagne, si ça se trouve, et même pas de Bretagne, mais d'encore plus loin. Moi, je n'y suis strictement pour rien ; la responsable de tout, c'est ma tantine, Aglaïa Mikhaïlovna. Cela dit, la tantine Aglaïa Mikhaïlovna n'a plus rien d'autre à faire que de recompter ses parents sur les doigts de ses deux mains ; c'est elle qui m'a rebattu les oreilles, l'année dernière, comme quoi je devais lui rendre visite à Doukhanovo. Elle aurait pu y aller elle-même ! Je l'appelle "mon oncle", tout simplement. Lui, il me répond. Voilà tout notre degré de parenté, à l'heure qu'il est, du moins...

— Et, quand même, je répète que c'est Dieu seul qui vous a inspiré l'idée de le conduire directement chez moi ! Je frissonne quand j'imagine ce qui lui serait arrivé, le pauvre malheureux, s'il s'était retrouvé chez quelqu'un d'autre que moi ! Mais on se le serait arraché, on l'aurait mis en pièces, on l'aurait dévoré ! On se serait jeté sur lui comme sur une mine, comme sur un filon d'or – qui sait, on aurait même été capable de le détrousser ! Vous ne pouvez pas imaginer l'avidité, la bassesse, la perfidie des sales gens d'ici, Pavel Alexandrovitch !...

— Ah, mon Dieu, chez qui donc aurait-il pu le conduire, sinon chez vous, – vous alors, Maria Alexandrovna ! reprit Nastassia Péetrovna, la veuve qui sert le thé. Quand même pas chez Anna Nikolaïevna, non, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Mais, pourquoi met-il si longtemps à redescendre ? Ça devient étrange, dit Maria Alexandrovna, se levant avec impatience.

— Mon oncle ? Non, je pense qu'il serait capable d'y rester encore cinq heures, à s'habiller ! En plus, il n'a absolument aucune mémoire, et, si ça se trouve, il a oublié qu'il est votre hôte. Parce que c'est l'homme le plus étonnant du monde, Maria Alexandrovna !

— Mais arrêtez, s'il vous plaît, enfin !

— Non, pas du tout, Maria Alexandrovna, c'est la vérité pure ! C'est une semi-composition, ce n'est pas un homme. Vous, vous l'avez vu il y a six ans, moi je l'ai vu il y a une heure. C'est un demi-défunct ! C'est seulement un souvenir d'homme ; on a juste oublié de l'enterrer ! Il a des yeux démontables, des jambes de liège, il est entièrement monté sur ressorts, et c'est sur des ressorts qu'il parle !

— Mon Dieu, mais quel farceur vous faites, quand même, quand je vous écoute ! s'exclame Maria Alexandrovna, prenant un air sévère.

Et comment n'avez-vous pas honte, vous, un jeune homme, un parent, de parler ainsi d'un digne petit vieillard ! Sans même parler de sa bonté sans exemple, – et sa voix prend une sorte d'expression touchante, – souvenez-vous qu'il est un reste, pour ainsi dire, un débris de notre aristocratie. Mon cher, *mon ami*\* ! Je comprends que votre frivolité vient de je ne sais quelles idées nouvelles que vous avez, et dont vous me parlez sans cesse. Mais, mon Dieu ! Moi-même, je les partage, vos idées nouvelles ! Je comprends que la base de votre façon de penser est noble et honorable. Je sens que, dans ces idées nouvelles, il y a même quelque chose de sublime ; mais tout cela ne m'empêche pas de voir le côté immédiat, pour ainsi dire, pratique de la question. J'ai vécu en ce monde, j'ai vu plus de choses que vous, et, enfin, je suis mère, alors que, vous, vous êtes encore jeune ! C'est un petit vieux, et c'est pourquoi, à vos yeux, il est comique ! Plus encore : la dernière fois, vous disiez même que vous aviez l'intention de libérer vos paysans, qu'il fallait bien faire quelque chose pour le siècle, et tout ça, c'est parce que vous avez trop lu votre espèce de Shakespeare ! Croyez-moi, Pavel Alexandrovitch, votre Shakespeare, il a fait son temps depuis des lustres, et s'il venait à ressusciter, avec tout son esprit, il ne comprendrait pas une ligne à notre vie ! S'il y a quelque chose de noble et de grandiose dans la société de notre temps, c'est justement dans sa couche supérieure. Un prince est prince même en guenilles, il est prince dans une mesure comme dans un palais ! Tenez, en revanche, le mari de Natalia Dmitrievna, il s'est construit quasiment un palais – eh bien, de toute façon, ce n'est que le mari de Natalia Dmitrievna, et rien de plus ! Et Natalia Dmitrievna elle-même, elle pourrait s'attifer de cinquante crinolines, ça restera toujours la Natalia Dmitrievna que nous connaissons, et elle ne pourra rien s'ajouter. Vous aussi, un petit peu, vous représentez cette couche supérieure, parce que vous en tirez votre origine. Moi non plus, je ne m'y juge pas étrangère, – or, c'est un enfant dénaturé, celui qui souille son nid ! Mais, vous-même, tout cela, vous y parviendrez bien mieux que moi, *mon cher Paul*\*, et vous oublierez votre Shakespeare. Je vous le prédis. Je suis sûre que, déjà maintenant, vous n'êtes pas sincère, c'est juste comme ça, vous jouez au mondain. Cela dit, je parle trop. Restez ici, *mon cher Paul*\*, moi, je monte et je vais voir pour le prince. Peut-être a-t-il besoin de quelque chose, et, moi, avec les sales gens qui me servent...

Et Maria Alexandrovna sortit précipitamment de la pièce, après avoir pensé à ses sales gens.

— Maria Alexandrovna est très heureuse, je crois, que le prince ne se soit pas retrouvé chez cette greluche, Anna Nikolaïevna. Et, elle, elle assurait qu'elle était de sa famille. Elle doit s'arracher les cheveux, je parie, de dépit ! remarqua Nastassia Pétrovna ; mais, remarquant qu'on ne lui répondait pas, et lançant un coup d'œil vers Zina et Pavel Alexandrovitch, Mme Ziablova comprit tout de suite et sortit de la pièce, soi-disant parce qu'elle avait quelque chose à faire. Du reste, elle se consola immédiatement, s'arrêta à la porte et se mit à écouter.

Pavel Alexandrovitch se tourna aussitôt vers Zina. Il était dans une agitation terrible ; sa voix tremblait.

— Zinaïda Afanassiévna, vous ne m'en voulez pas ? murmura-t-il d'un air timide et implorant.

— Moi ? Pourquoi donc ? dit Zina, en rougissant un peu et en levant vers lui ses yeux splendides.

— D'être venu trop tôt, Zinaïda Afanassiévna ! Je n'y ai pas tenu, je n'ai pas pu attendre encore deux semaines. . . Je vous voyais même dans mes rêves. Je vole vers vous pour connaître mon sort. . . Mais vous froncez les sourcils, vous m'en voulez ! Comment, même maintenant, n'apprendrai-je rien de définitif ?

Zinaïda avait réellement froncé les sourcils.

— Je m'attendais à ce que vous m'en parliez, répondit-elle, baisant à nouveau les yeux, d'une voix ferme et sévère, mais dans laquelle on sentait du dépit. Et comme cette attente m'était très pénible, plus tôt elle prendra fin, mieux ce sera. Encore une fois, vous exigez, je veux dire, vous demandez une réponse. S'il vous plaît, je vous le répète, parce que ma réponse est toujours la même : attendez ! Je vous le répète, — je n'ai pas encore pris ma décision et je ne peux pas vous promettre d'être votre épouse. C'est une chose qu'on n'exige pas de force, Pavel Alexandrovitch. Mais, pour vous apaiser, j'ajouterai que je ne vous refuse pas encore définitivement. Notez encore cela : si je vous donne l'espoir, en ce moment, d'une réponse favorable, je le fais uniquement par condescendance envers votre impatience et votre inquiétude. Je le répète, je veux demeurer entièrement libre de ma décision, et si je finis par vous dire que je refuse, vous ne devrez pas m'accuser de vous avoir donné des espérances. Donc, sachez-le.

— Mais enfin, comment, mais quoi! s'écria Mozgliakov d'une voix suppliante. Est-ce que c'est un espoir! Puis-je tirer ne serait-ce que le moindre espoir de vos paroles, Zinaïda Afanassiévna?

— Souvenez-vous de tout ce que je vous ai dit, et tirez-en ce qui vous plaît. Vous êtes libre! Mais, moi, je n'ajouterai plus rien. Je ne vous refuse pas encore, je vous dis simplement : Attendez. Mais, je vous le répète, je vous laisse la liberté la plus totale de refuser vous-même, si vous le souhaitez. Je vous ferai encore une autre remarque, Pavel Alexandrovitch : si vous êtes venu avant le délai prévu pour agir par des voies détournées, en espérant la recommandation de tel ou tel, ne serait-ce, par exemple, que l'influence de maman, vous vous trompez fort dans vos calculs. Là, je vous refuserai tout net, vous entendez? Et, maintenant – assez, et, s'il vous plaît, jusqu'au moment venu, ne me dites plus un mot de tout cela.

Tout ce discours avait été prononcé d'une voix sèche, ferme, sans une hésitation, comme s'il avait été appris d'avance. M. Paul sentit qu'il restait le bec dans l'eau. A cet instant, revint Maria Alexandrovna. Elle fut suivie, presque aussitôt, par Mme Ziablova.

— Je crois qu'il arrive, Zina! Nastassia Pétrovna, du thé frais!  
– Maria Alexandrovna était même en proie à une certaine agitation.

— Anna Nikolaïévna fait déjà ses enquêtes. Son Anioutka est accourue à la cuisine pour poser des questions. Elle doit bisquer, en ce moment! annonça Nastassia Pétrovna, se jetant vers le samovar.

— En quoi cela me regarde-t-il! dit Maria Alexandrovna, répondant par-dessus son épaule à Mme Ziablova. Comme si cela m'intéressait de savoir ce qu'elle pense, votre Anna Nikolaïévna! Croyez-moi, je n'enverrai personne, moi, se renseigner dans sa cuisine. Et je m'étonne, je m'étonne décidément : pourquoi me considérez-vous toujours comme une telle ennemie de cette pauvre Anna Nikolaïévna, et pas que vous, mais toute la ville? Je vous prends à témoin, Pavel Alexandrovitch! Vous nous connaissez toutes les deux – enfin, en quel honneur serais-je son ennemie? Pour la primauté? Mais j'y suis indifférente, à cette primauté. Que ce soit elle, oui, elle, la première! Je suis la première à être prête à lui rendre visite, pour la féliciter de cette primauté. Et puis, enfin – tout cela est injuste. Je prends sa défense, c'est mon devoir de prendre sa défense! On la calomnie. Pourquoi n'arrêtez-vous pas de l'attaquer? Elle est jeune et elle aime les parures, – c'est pour cela, ou quoi? Mais, à mon avis, mieux vaut les parures que Dieu sait quoi, comme, tenez, Natalia

Dmitrievna, qui aime de ces choses qu'on ne peut même pas dire. Est-ce parce qu'Anna Nikolaïevna va de visite en visite et n'arrive pas à rester chez elle? Mais, mon Dieu! Elle n'a reçu aucune instruction, et, on le comprend, ça lui est pénible d'ouvrir, par exemple, un livre, ou de faire la même chose deux minutes de suite. Elle est coquette, et elle fait des œillades depuis sa fenêtre à tous les passants. Mais pourquoi l'assure-t-on qu'elle est belle, alors qu'elle a juste le teint blanc, voilà tout? Elle est ridicule quand elle danse – je vous l'accorde! Mais pourquoi lui assure-t-on qu'elle danse à merveille la polka? Elle met des coiffes, des petits chapeaux impossibles – mais en quoi est-ce sa faute si Dieu l'a privée de goût, et, au contraire, lui a donné tant de crédulité? Assurez-lui qu'il est chic d'épingler à ses cheveux un papier de bonbon, elle vous l'épinglera. C'est une cancanière – mais c'est une habitude locale : qui n'aime pas les cancons par chez nous? Elle reçoit chez elle Souchilov avec ses rouflaquettes, le matin, le soir, et même la nuit ou presque. Ah, mon Dieu, mais je comprends! Son mari jouait aux cartes jusqu'à cinq heures du matin! En plus, ici, il y a tant de mauvais exemples! Enfin, ça, *peut-être*, c'est encore une calomnie. Bref, je prendrai toujours, oui, toujours sa défense!... Mais, mon Dieu, voilà le prince! C'est lui, c'est lui! Je le reconnais! Je le reconnaîtrais entre cent mille! Enfin, je vous revois, *mon prince*\*! s'écria Maria Alexandrovna et elle se précipita à la rencontre du prince qui venait d'entrer.